

COURRIER DES LECTEURS

Nous publions ci-dessous une lettre de N. Tidjani-Serpos ayant trait à l'article « La littérature africaine en question ? » de J. Chevrier, publié dans le numéro 16, Vol. III, de R.P.C. ainsi que la réponse de l'auteur auquel nous avons transmis la lettre.

Porto-Novo, le 2 juin 1975

« Les Vrais Problèmes de la Littérature Africaine »

Monsieur,

Dans le N° 16 de Mars-Avril 1975, Volume III, de votre revue « Recherche, Pédagogie et Culture » l'article de Jacques Chevrier, « La Littérature Africaine en question », émet quelques opinions qui sont erronées.

En effet, Jacques Chevrier écrit : « La littérature africaine traverse actuellement une crise dont on peut se demander si elle n'est pas due, en partie, à la soudaineté des indépendances ». Le moins qu'on puisse dire c'est que, si soudaineté il y a eu, les indépendances n'ont surpris que ceux qui n'ont jamais voulu rien comprendre aux besoins et aux aspirations des masses populaires africaines. En tout cas si crise de la littérature africaine il y a, il faut en chercher les véritables causes et non faire semblant de croire que les écrivains confrontés aux indépendances n'ont pas su changer de thématique. Tant que Chevrier ne se décidera pas à poser les vrais problèmes ses propos seront irrecevables.

Le problème est politique : Est-ce que fondamentalement les années 60 ont changé quelque chose chez nous en Afrique ? Nous avons assisté à la politique du faire semblant de partir pour mieux rester. On nous englué dans les faux-problèmes de la francophonie qui, de notre point de vue, ne sont qu'une tentative de reconstitution sur le plan culturel de l'empire colonial français. Et puisqu'il faut appeler un chat un chat, « la brusque mutation » chevrienne n'est que la confiscation par certains de l'indépendance africaine, c'est le passage du colonialisme direct au néo-colonialisme. Le plus étonnant c'est que Chevrier lui-même le sait puisque dans son magistral article dans le journal *Le Monde*, il l'a montré avec tout l'art de la litote qui caractérise ce quotidien... En outre, c'est bien beau de parler des œuvres actuelles, caractérisées, dans leur immense majorité, comme « œuvres médiocres et redondantes ». Mais alors, à qui la faute ? Il fallait parler de la censure féroce des maisons d'édition qui sont pratiquement toutes à Paris. Il fallait expliquer aussi les raisons de l'auto-censure que pratiquement nombre d'auteurs dont les manuscrits non publiés tombent, comme par hasard, aux mains des services de renseignements nationaux. Il fallait parler de la tendance de certains critiques qui se consacrent uniquement aux œuvres des « géants » de la littérature africaine et oublient délibérément la prodigieuse veine **originale et anti-impérialiste** des jeunes auteurs. Il fallait expliquer aux lecteurs le scandale des éditions à compte d'auteur. Chevrier connaît pourtant le prix d'édition d'une plaquette de poèmes à 1 000 exemplaires ! La meilleure façon d'aider les jeunes écrivains, n'est-ce pas de le dire honnêtement et sans fards ? C'est à cette seule condition que nous autres jeunes écrivains, jeunes critiques, sauront qui est qui et qui lutte pour quoi ? Non la **littérature n'est pas en crise !** La crise, c'est la crise de la société africaine dominée politiquement, exploitée économiquement et asservie culturellement. Quiconque n'a pas pris conscience de ce fait, découvre des crises là où il n'y en a pas : crise de l'art africain, crise de la littérature africaine, crise de la culture africaine, etc.

Et l'ethnologue, le sociologue, le missionnaire et tant d'autres, trouvent, dans leur secteur d'activité, leur crise. Sans relier les crises sectorielles à la crise fondamentale impulsée par la situation néo-coloniale.

Liquidier cette situation c'est libérer à flots toutes les énergies endormies, c'est liquidier la sous-culture étrangère, en un mot c'est dans tous les domaines, reprendre « l'initiative historique » chère à Césaire. Hors de là, point de salut. Hors de là, les critiques africains et leurs homologues européens seront de brillants intellectuels au service des idéologies perniciosieuses qui justifient, glorifient et magnifient le statut de chasse gardée que l'impérialisme international veut bien conserver à l'Afrique. Bien sûr. Pour beaucoup, les « ismes » c'est du vent. Néanmoins qu'on nous laisse choisir nos moulins à vent ; et si les jeunes écrivains, malgré des difficultés presque insurmontables, publient chez Maspéro et chez J.-P. Oswald, il faut se demander pourquoi. Leurs œuvres ne sont ni redondantes, ni médiocres. Il faut analyser en profondeur leurs propos et même si on n'arrive pas à donner une réponse juste à leurs interrogations, il faut au moins à l'étape actuelle, reconnaître que ces jeunes posent les seules questions justes : Qui domine qui au profit de qui ? Que faire ?

Nouréini TIDJANI-SERPOS

Assistant en Lettres Africaines
Secrétaire Général de l'Association
Dahoméenne des Professeurs de
FRANÇAIS (A.D.P.F.) et
responsable de « La critique Littéraire », revue de l'Association Internationale des Critiques Littéraires Africaines (A.I.C.L.A.)

Bamako, le 27 juillet 1976

Mon cher Tidjani,

Je te remercie de ta lettre oblique qui me surprend dans une large mesure, car nous avons eu dernièrement, à Libreville, l'occasion de débattre ensemble des

problèmes abordés dans mon article de la revue « Recherche, Pédagogie et Culture ».

Dans cette contribution très succincte, mon propos était en effet d'offrir au lecteur une synthèse rapide des principaux problèmes qui se posent actuellement à la littérature africaine, et c'est donc volontairement que je ne suis pas revenu sur un certain nombre de points que j'ai déjà eu l'occasion d'exposer et de développer, soit dans mes articles du « Monde », soit dans mon récent ouvrage « Littérature nègre ».

Toutefois le trop elliptique bilan que j'ai tracé ici indique cependant que la littérature africaine contemporaine traverse, objectivement, une période de crise, ou disons, si le mot paraît trop fort, de stagnation, en raison d'un certain nombre de difficultés qui sont bien entendu d'ordre politique — je viens de le rappeler dans un article récent paru dans le « Monde diplomatique » du mois de mai 1975 — mais qui, à mon avis, ne sont pas uniquement d'ordre politique. Je crois en effet qu'on trouverait facilement dans un passé assez proche la preuve qu'il ne suffit pas à un pays de réussir sa révolution pour, qu'automatiquement, sa littérature se transforme et s'épanouisse; l'avant-garde politique et l'avant-garde culturelle ne coïncident en effet que très rarement, et jamais pour très longtemps... Pensons à L'URSS au lendemain de la Révolution d'octobre, ou, plus près de nous, à l'Algérie de Boumédiène.

Or, à mon sens, l'Afrique noire n'a pas encore (à quelques exceptions près) atteint ce stade révolutionnaire, et chacun reconnaît aujourd'hui que les indépendances lui sont tombées dessus « comme une nuée de sauterelles »! Donc quand j'écris que l'écrivain a été « privé de son objet » il faut entendre « objet » au sens psychanalytique du terme. En effet, en dépit des proclamations solennelles de Paris et de Rome, l'écrivain, et d'une façon générale l'homme de culture africaine n'ont pas encore trouvé leur assiette au sein des nouvelles sociétés mises en place au lendemain des indépendances. Peu nombreux, si l'on compare l'Afrique noire francophone avec un pays comme le Nigeria par exemple, les écrivains africains sont rarement reconnus en tant que tels et occupent généralement des charges administratives ou diplomatiques importantes qui les accaparent ou les retiennent éloignés de leur pays. La prudence quelquefois retient leur plume, mais il leur arrive aussi de préférer le public occidental à leur propre public et d'adresser en conséquence leurs textes à des éditeurs parisiens...

Ces quelques remarques aigre-douces ne doivent pourtant pas dissimuler le besoin de s'exprimer et par conséquent d'écrire qui existe chez beaucoup de jeunes écrivains et qui se traduit par un très grand nombre de manuscrits : l'expérience du CLE à Yaoundé est là pour le prouver. Malheureusement, faute de maisons d'édition africaines en nombre suffisant, ces manuscrits qui voient le

jour à Brazzaville ou à Lomé trouvent rarement preneur et peuvent en partie rendre compte de la stagnation dont nous parlions à l'instant. Mais l'accaparement des élites par les tâches de construction nationale comme la quasi-inexistence d'un réseau cohérent d'édition, ne suffisent pas à expliquer la situation actuelle qui résulte aussi en grande partie d'un certain rapport entre le livre et ses 10 à 20 % de lecteurs potentiels. En effet en dépit du succès remporté par certains titres publiés dans des collections de poche, le livre demeure pour la plupart des Africains un objet de luxe (quelque peu insolite dans la mesure où ils s'enracinent profondément dans une tradition orale), et d'une pratique délicate, qui résulte à la fois de la promiscuité de la vie familiale et des conditions souvent déplorables de l'habitat.

Tout se passe donc comme si le texte écrit constituait encore un objet à la fois étrange et fascinant, dont le statut pourra sans doute se modifier quand la littérature africaine aura réussi à se faire saisie d'une Parole originale et non plus seulement, comme c'est encore trop souvent le cas, imitation de modèles occidentaux. On peut donc estimer qu'en dépit de dures conditions d'existence, un renouveau de la littérature africaine, dans ses thèmes comme dans ses formes, n'est pas à exclure pour les années à venir.

Jacques CHEVRIER
Université de Paris XII
et de Paris III

(Suite de la p. 46)

- Ont été dépouillés systématiquement tous les périodiques susceptibles de contenir quelque article portant en totalité ou en partie sur un auteur, sur une œuvre particulière ou sur la littérature francophone du Zaïre, à l'exception des quotidiens;

- Le classement alphabétique des auteurs a été adopté.

Cet ouvrage comporte quatre sections :

- La première section est consacrée aux anthologies portant totalement ou partiellement sur la littérature de langue française du Zaïre;

- La deuxième section a recensé les poètes et hommes de lettres zaïrois (poèmes, romans, nouvelles et textes dramatiques, recueil de contes et pensées);

- La troisième section : littérature de langue française au Zaïre face à la critique, fait état d'essais, d'études critiques de monographies

consacrées partiellement ou totalement à la littérature du Zaïre;

- La quatrième section a rassemblé des critiques et des études d'auteurs zaïrois sur les littératures étrangères.

Cette bibliographie qui se dit non-exhaustive n'en est pas moins un guide précieux pour tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, se penchent sur l'étude de la littérature zaïroise.

D.S.